Jérémie Dubois, *L'enseignement de l'italien en France, 1880-1940. Une discipline au cœur des relations franco-italiennes*

Mariella Colin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/482>
DOI : 10.4000/transalpina.482
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016
Pagination : 250-251
ISBN : 978-2-84133-839-9
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Mariella Colin, « Jérémie Dubois, *L'enseignement de l'italien en France, 1880-1940. Une discipline au cœur des relations franco-italiennes* », *Transalpina* [En ligne], 19 | 2016, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 12 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/482> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.482>

Jérémie Dubois, *L'enseignement de l'italien en France, 1880-1940. Une discipline au cœur des relations franco-italiennes*, Grenoble, ELLUG, 2015, 458 p.

C'est un ouvrage impressionnant par la richesse de l'information et la minutie rigoureuse de l'analyse que nous propose Jérémie Dubois dans ce livre, tiré d'une thèse soutenue en 2010 (sous la direction de Gilles Pécout). L'auteur a puisé sa documentation de toute première main dans les sources d'archives et a compulsé les bulletins ministériels et disciplinaires, les annuaires et les rapports, les notices individuelles et les dossiers personnels pour retracer l'histoire de l'enseignement et des enseignants d'italien en France sous la Troisième République. Il a reconstruit l'histoire de la discipline par une approche globale, d'après laquelle la formation de cette catégorie spécifique va de pair avec une quête de reconnaissance et de légitimité au sein de la communauté académique nationale et n'est jamais dissociée des relations internationales entre la France et l'Italie. En dépit de cette diversification, l'exposé reste toujours unitaire et ne se départit pas de la clarté pour retracer avec finesse la naissance de l'italianisme français et les voies par lesquelles cette discipline, inexistante comme matière scolaire jusqu'à la fin du XIX^e siècle, va progressivement s'affirmer pendant la première moitié du siècle suivant.

Au cours de ce processus, un rôle fondamental va être assuré par les acteurs de premier plan qui vont se relayer au sein de l'Université française : Émile Gebhart, professeur de littératures méridionales à la Sorbonne, qui enseignera le premier la littérature italienne du Moyen Âge ; Charles Dejob, qui en 1894 créera la Société d'études italiennes (dont l'histoire sera inséparable de celle de la discipline) et qui donnera des cours de langue et littérature italiennes à la Faculté de Paris à partir de 1900 ; Henri Hauvette, qui enseignera à Grenoble, première université à offrir en 1895 une licence d'italien, couplée avec des séjours dans les Instituts français de Florence et de Naples. Elle sera suivie par celles de Toulouse (1898), Aix-Marseille et Montpellier (1899), la Sorbonne et Bordeaux (1900), puis Lyon (1902). Grâce en grande partie à l'action de Dejob, en 1900 est instituée l'agrégation d'italien, qui consacre l'intégration de la discipline au champ des savoirs reconnus et garantit un corps enseignant de qualité (on recrutera quelque 500 agrégés entre 1900 et 1940), sélectionné par des épreuves sur programme. La préparation est assurée à Grenoble et à Paris, le jury sera présidé par Henri Hauvette jusqu'en 1924, puis par Paul Hazard et Hauvette en alternance jusqu'en 1936, enfin par Henri Bédarida. Une fois agrégés, les professeurs (dont les profils et les itinéraires ont été retracés par Jérémie Dubois avec une remarquable précision) sont souvent contraints à un enseignement polyvalent dans le secondaire et doivent s'employer à

donner de la visibilité à leur discipline s'ils veulent attirer les élèves ; plusieurs aspirent à passer dans le supérieur, mais cette démarche est rendue difficile par la rareté des postes.

Les mêmes personnalités universitaires forment les étudiants, les jugent à l'agrégation et les évaluent comme enseignants (Dejob, Hauvette et Hazard sont aussi inspecteurs) ; ils disposent donc d'un contrôle sur toutes les étapes de la carrière des italianistes, dont la discipline tend à se scléroser en se cantonnant à la culture italienne légitimée par le concours. De même, « l'Italie des Italianisants » est définie par la revue qui fait fonction d'organe officiel : le *Bulletin italien* (1901-1918), les *Études italiennes* (1919-1935) et la *Revue des études italiennes* (1936-1938, 1954...) se succèdent ; on y passe progressivement de l'étude quasi exclusive de la littérature médiévale à celle de la littérature contemporaine. Alors qu'avec Dejob et Hauvette l'italianisme s'était fédéré autour du conservatisme social et du catholicisme militant, les changements se produiront surtout sous la direction de Bédarida.

Mais l'italien, en tant que langue étrangère, est aussi étroitement dépendant des relations entre la France et l'Italie, et Jérémie Dubois souligne avec pertinence à quel point la diffusion de l'italien dans l'Hexagone s'est trouvée liée aux enjeux de la politique internationale. De 1880 à 1900, les rapports entre les deux nations sont exécrables : liée à l'Allemagne par la Triple Alliance, l'Italie apparaît comme un pays ennemi, et la diffusion de la langue et de la culture italiennes en souffre. Dejob s'efforcera par tous les moyens de convaincre les élites françaises qu'il est souhaitable de développer l'enseignement de l'italien pour rallier l'Italie, et il finira par obtenir gain de cause. Pendant la Grande Guerre, la langue et la littérature transalpines connaîtront un regain d'intérêt avec le ralliement du Bel Paese à l'Entente cordiale. Pendant le Ventennio fasciste, le rôle des acteurs italiens dans l'implantation des études italiennes à l'université s'amplifie ; le régime utilise les lecteurs comme vecteurs de propagande idéologique, il instrumentalise de la même manière la Société nationale « Dante Alighieri » et se sert des écoles italiennes pour inculquer le sentiment d'appartenance à l'Italie. Le nombre des élèves est alors en constante augmentation. Parmi les italianistes français, les uns, comme Hauvette, sont séduits par le fascisme, d'autres en revanche sont beaucoup plus réticents.

L'imbrication des questions intellectuelles et pédagogiques avec les enjeux patriotiques, stratégiques et même militaires pendant la période 1880-1940 a été ainsi largement démontrée. C'est donc en tout état de cause que Jérémie Dubois a précisé dans le sous-titre de son ouvrage que l'italien n'est pas seulement une matière quelconque d'enseignement, mais « une discipline au cœur des relations franco-italiennes ».